

Ma bulle

Marise Belletête

Number 137, May 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belletête, M. (2013). Ma bulle. *Moebius*, (137), 134–137.

MARISE BELLETÈTE

Ma bulle

Elle a bien vu que j'avais les yeux rouges et gonflés, et elle n'en frotte que plus fort le plancher. Elle s'est attaché deux linges rembourrés avec des éponges au niveau des genoux pour éviter le plus possible la douleur qui ronge ses articulations. Elle s'active, balaie, époussette, décape, désinfecte, efface le monde derrière elle avec son Comet, ne respectant pas ma bulle, et s'engouffre dans mon intimité, comme si elle passait une guenille d'eau mouillée sur mon passé. Lorsqu'elle aura terminé le ménage de ma chambre, je sais qu'elle me rejoindra pour nettoyer la salle de bain. J'ai laissé la porte entrouverte. Ses coudes secs et son seau se déplacent dans l'embrasure. Juste la voir, ça m'épuise.

Comme moi, cher Yann, tu as toujours trouvé ma mère trop raide, trop crispée, trop propre. Tu avais peur qu'elle t'offre de l'eau de Javel en apéro la deuxième fois que nous sommes allés souper chez mes parents.

Elle aurait dû le faire.

*

Ma mère est là pour dissiper ta présence. Je ne lui ai même pas dit que c'est moi qui t'ai finalement obligé à partir. Elle ne sait pas ce qui se passe. Elle frotte pour déloger une tache qui s'incruste et me rend distante, une tache que tu as laissée sur tout ce qui se trouve dans l'appartement, comme si tu avais marqué d'une croix discrète les meubles, les vêtements, les livres de la bibliothèque. Une estampe que la ménagère travaille fort à faire disparaître.

Elle arrête de déterger ma vie quelques secondes. Elle entre, une boîte dans les mains, espérant entreprendre un

dialogue. Moi je préfère regarder la mousse qui se déplace en îlots sur la surface de l'eau, que je condamne à sombrer en refermant mes cuisses.

La boîte contient de vieilles photographies. Elle m'en montre une, je crois qu'elle sourit derrière son demi-masque. Le cliché a été pris par mon père durant un de mes maints séjours à l'hôpital lorsque j'étais enfant. Le personnel médical était pour moi comme une deuxième famille, ce qui explique peut-être mon faible malheureux pour les infirmiers.

— Tu te souviens? Pauvre puce. C'était toute une grippe!

Sur la photo Polaroid, je venais d'éternuer et deux filets de morve me sortaient par les narines, ils se rejoignaient pour former un Y. *Y comme Yann.*

Ma mère rejette la photo dans l'abîme de mes autres visages malades qui se trouvent dans le carton, ennuyée par ma remarque. J'ai dû la prononcer tout haut dans mon délire. Elle me rappelle que je dois être une femme forte. Une femme forte et propre. Elle me donne le loofa qui pend à une corde entourée à la pomme de douche et m'annonce qu'elle a jeté tes effets. Tu sais comment elle est. Elle croit que les problèmes disparaissent lorsqu'on les entasse dans des sacs à ordures et qu'on les place au chemin. Mais va-t-on vraiment mieux quand on est propre, quand chaque chose a trouvé sa place et qu'on s'est débarrassé du reste? Elle veut tout aseptiser, même ma plaie, invisible, qu'elle cherche encore, au fond des tiroirs, sous les tapis, entre les lattes de bois flottant, elle scrute même l'empreinte de mes doigts plissés. Elle ne voit qu'une enfant, la tête dépassant de la baignoire, une fille qu'elle n'a jamais su consoler.

*

Je me rappelle notre première rencontre. Tu avais installé le garrot avec une minutie extraordinaire, comme si tout se jouait dans cette manœuvre. Tu as pris ton temps pour faire pénétrer l'aiguille, en me regardant dans les yeux, me demandant si ça faisait mal, puis tu l'as retirée. Je n'avais absolument rien senti. Ça donne

aussi une idée de comment tu me faisais l'amour. Mon plaisir, je le prenais dans ta lenteur, dans ta délicatesse, et parfois même dans ta maladresse qui pouvait m'attendrir, comme lorsque je me rendais compte que tu avais gardé ton badge d'hôpital qui me chatouillait les reins quand tu étais derrière moi. Mais je ne ressentais rien de particulièrement fort, ou de sauvage.

Comme une simple prise de sang.

Du sexe banal, un amour tranquille qui me suffisait.

Jusqu'à ce que je *sente* enfin qu'il y avait un problème.

Que tu exécrais cette fragilité en toi, et la mienne aussi.

Tu as fait attention à tout, sauf à bien mentir vers la fin.

Tu t'es mis à sentir le parfum.

Celui d'un autre homme.

Notes de tête : bergamote et clou de girofle.

Notes de cœur : draps de soie, bancs de cuir et perles de sueur.

*

Tu en avais assez des femmes malades dans leurs lits, des gens couchés sur les civières, des allées sans fin que tu effectuais entre tes patients, de tes rondes de minuit, tu as eu besoin d'un peu plus de verticalité. La queue d'un amant a été ta bouée. Ton phare à travers la tourmente. Ton pic, ton cap, ta péninsule, ton nez de Cyrano, que sais-je. Et moi, qui ne faisais que m'allonger, qui faisais la planche.

Tu n'avais qu'une envie, que je coule enfin.

En silence.

*

Ma mère est partie chercher un de ces produits nettoyants et antimicrobiens spécialement conçus pour la céramique de la cuvette. Je ne peux pas lui reprocher entièrement sa conduite. On cherche tous, peu importe la manière, à retrouver l'état originel des choses. J'aimerais, moi aussi, te retrouver comme avant, vierge de tout musc inconnu. C'est vain, et je le sais. J'ai quand même conservé un souvenir de toi, qui est passé sous le radar de ma mère. Un petit morceau de ton odeur d'avant.

Une fragrance de bois de plage, de poivre noir, avec une note de fond de cigarette mentholée, fumée en vitesse après douze heures de travail en ligne.

Un bout de savon un peu tordu, abandonné dans le savonnier, où se sont fossilisés quelques-uns de tes poils pubiens. Je me sens fondre en le faisant plonger sous l'eau.

Dans la baignoire, j'ai l'impression d'être juste un point minuscule, mon esprit se ramasse, se recroqueville dans mes blessures, dans les infimes trous d'aiguille parcourant mes veines en pointillé.

Je me dissous.

Je me plais alors à rêver que ma mère entre, ouvre la bouche de surprise en voyant que je ne suis plus dans mon bain, et qu'elle nous avale, moi et tes poils, nous évaporant ensemble dans une même bulle de savon.